

Mon problème avec la croissance

 lesechos.fr/idees-debats/editos-analyses/mon-probleme-avec-la-croissance-1158702

Jean-Marc Vittori, *Les Echos*, 24 décembre 2019



Publié le 24 déc. 2019 à 7h32

En cette ère de doutes et de renouveau, je dois faire un aveu : j'ai un vrai problème avec la croissance.

Je passe un temps fou à pister cette croissance. A guetter les moindres soubresauts de l'activité économique, à soupeser espoir d'accélération et risque de chute, à débattre des limites flagrantes et des avantages incontestables de ce bon vieux produit intérieur brut. Et en même temps... ces efforts me semblent parfois dérisoires à côté du risque majeur d'une planète en surchauffe. Pis encore : cette croissance tant désirée est aussi un poison. Les points de production supplémentaires fabriquent des degrés en plus.

Bioéconomie

A vrai dire, j'oscille depuis toujours entre avers et revers de la croissance. Je suis né dans les Trente Glorieuses, quand la production progressait de 5 % par an. Economiste statisticien, mon père avait décortiqué les ressorts de la croissance française aux côtés d'Edmond Malinvaud. A l'adolescence, je me suis passionné pour « *Les Limites de la croissance* », le fameux rapport du club de Rome, à travers « *Le Nouvel Observateur* ». Et je fis par curiosité un tour sur la péniche abritant le QG de René Dumont, premier candidat écologiste à une élection présidentielle en 1974.

Etudiant, j'ai été marqué par René Passet, un professeur qui cherchait à inventer une bioéconomie où les ressources renouvelables tenaient une place majeure. Journaliste, j'ai commencé par la conjoncture et donc les chiffres trimestriels du PIB. J'ai eu par la suite la chance d'interviewer le grand théoricien américain de la croissance Robert Solow (bien après son prix Nobel) et l'un de ses successeurs, Paul Romer (bien avant son Nobel). J'ai aussi rencontré des sonneurs d'alarme comme Jean-Marc Jancovici. Et quand « Les Echos » m'ont offert fin 2008 un espace pour une chronique hebdomadaire, en pleine tourmente financière, j'ai débuté par « *la vengeance des stocks* ». Obsédés par les flux de la croissance, nous en oublions leur impact sur les stocks - de dette, de ressources naturelles, d'équilibre climatique.

Aspiration profonde de l'homme

Nous avons certes d'excellentes raisons de vouloir la croissance. Elle donne du pouvoir d'achat et des emplois. Son argent permet de financer plus facilement dépenses publiques et protection sociale. Une autre raison est encore plus fondamentale. « *La croissance apparaît bien comme une disposition propre aux humains* », estime [l'économiste Daniel Cohen](#). Le bond de la production depuis deux siècles n'est pas seulement l'événement le plus important de toute l'histoire économique. Il vient aussi d'une aspiration profonde de l'homme, qui remonte sans doute à une époque où il manquait de tout.

Notre empreinte carbone

Le plus grand pari de l'histoire

Mais comme le disait un autre économiste, Kenneth Boulding, « *Quiconque croit qu'une croissance exponentielle peut continuer pour toujours dans un monde fini est soit un fou soit un économiste.* » Aujourd'hui, nous ne pouvons plus nier les effets redoutables de cette croissance. L'accélération de la hausse des températures, sans précédent depuis des centaines de millions d'années, emporte les doutes. [Les jeunes proclament leur inquiétude](#) avec de plus en plus d'insistance. Même les grands patrons américains se sont engagés à « *protéger l'environnement en adoptant des pratiques soutenables* » ([déclaration sur la raison d'être des entreprises](#), lancée par la Business Roundtable en août 2019).

Efficacité énergétique

Ici, la prévision est simple. Il n'y a que trois scénarios. Soit nous allons gaiement vers ce qui ressemble de plus en plus à une catastrophe assurée. Soit nous organisons la décroissance, pour reprendre le terme forgé par le Français André Gorz au début des années 1970. Soit nous inventons les chemins d'une croissance verte.

Depuis Thomas Malthus, l'économiste anglais du XIXe siècle qui prédisait une famine inéluctable, les prophètes de malheur ont tous eu tort. La vraie question est celle du découplage. Pouvons-nous produire plus en consommant moins de ressources, en

émettant moins de gaz à effet de serre ? Il est facile de voir le verre à moitié plein. En un demi-siècle, nous avons accru notre efficacité énergétique d'un tiers : pour un dollar ou un euro de production, la planète émet un tiers de CO2 en moins. Des pays avancés comme la France ont largement réduit leurs émissions de gaz à effet de serre. Même les Etats-Unis ont amorcé le retournement. Mais la production mondiale a explosé. D'où le verre aux trois-quarts vide : pendant le même demi-siècle, les émissions de CO2 ont triplé.

Capitalisme canalisé

Dans son dernier livre (1), Andrew McAfee, chercheur au Massachusetts Institute of Technology, explore le découplage en insistant sur la dématérialisation de la production, avec le passage de l'industrie aux services. Il croit aux « *cavaliers de l'optimisme* » : un progrès technique persistant, une opinion publique consciente et exigeante, la puissance d'un capitalisme canalisé vers la production propre, et un Etat guidant efficacement dans la bonne direction. Tim Jackson (2), de l'université anglaise du Surrey, affirme au contraire qu'il faut abandonner la croissance pour espérer sauver une forme de prospérité. Dans un cas comme dans l'autre, il faudra pousser les leviers du changement à fond.

En attendant, je continuerai à décrypter les secousses de la croissance. Difficile de s'en désintéresser quand on voit combien nos sociétés ont été bousculées par la simple stagnation du pouvoir d'achat au cours de la dernière décennie. Mais je guetterai avec au moins autant d'attention les avancées vers une croissance plus saine.

(1) « *More from Less* », Scribner, 2019

(2) « *Prospérité sans croissance* », De Boeck, 2017

Prochaine chronique mardi 7 janvier.